

Extrait des Mémoires de Jannot Lapin

Auteur inconnu

Texte paru dans Jeunesse – Organe de la section de la jeunesse de la croix-rouge française – n°1 de janvier - février 1926

Nous étions cinq frères et sœurs tous pareils, il y avait mon frère Janotin, puis ma sœur Janotine, mon autre frère Janoton, ma petite sœur Jannotte, puis votre serviteur.

Notre mère était bien jolie avec son poil blanc par-dessus et bleuté en dessous ; on nous appelait des « argentés de Champagne » et j'avoue que ce nom me plaisait infiniment. À notre époque où j'entends dire que l'argent est une chose rare, j'étais fier de songer que je devais être un privilégié et, par conséquent, très recherché. Une chose, cependant, me troublait profondément, c'est que si la robe de ma mère avait de si jolis tons clairs et changeants, il n'en était pas de même de la mienne, ni de celle de mes frères et sœurs : nous étions noirs, tout noirs, sans exception et j'avoue que je n'aime pas beaucoup cette couleur.

À part cela, nous étions fort heureux, bien logés, bien nourris, bien soignés et, prodige ! nos robes commencèrent à se transformer ; peu à peu, nous dépouillâmes nos pelages noirs sur lesquels se faisait remarquer des taches claires qui, grandissant de jour en jour, nous faisaient ressembler de plus en plus à notre mère, si jolie.

Que pouvions-nous désirer de plus? Malgré cela, nous n'étions pas satisfaits. Pour ma -part, j'avais le goût des aventures, j'aurais voulu ne plus être traité en bébé-lapin ou si vous préférez en lapereau et, tout en aimant bien ma famille, j'aspirai à quelque changement d'existence.

Ce vœu allait également se réaliser et vous allez dire que j'étais un heureux lapin, mais, hélas! c'est précisément ici que commença la série de mes malheurs.

Deux par deux, on nous avait séparés de notre mère et installés à part, lorsqu'un jour, la personne qui nous soignait à l'ordinaire, arriva accompagnée d'une charmante petite fille aux longs cheveux bouclés, aux yeux à la fois espiègles et doux. C'était une

enfant un peu délicate que l'on avait envoyée à la campagne, chez sa tante, pour se remettre d'une bronchite, mais qui n'ayant pas de compagnes de jeux, s'ennuyait quelque peu et trouvait longues ses journées désœuvrées.

Afin de lui procurer une distraction, sa tante lui avait proposé d'élever des petits lapins, idée qui la comblait de joie; nous avons été achetés tous les cinq, on nous entassa tous dans un panier au fond duquel était disposé un peu de foin, puis nous fûmes cahotés pendant un certain temps et nous arrivâmes enfin à destination.

Nous fûmes installés au fond d'une caisse que je considérai avec un certain dédain, tant elle ressemblait peu au logis que nous venions de quitter, mais je me consolai en me disant que ce n'était que provisoire. Tous les cinq nous étions, d'ailleurs, fort émotionnés et nous nous serrions les uns contre les autres, étant à moitié morts de peur.

Notre petite maîtresse, cependant, très gentille, nous caressait et faisait de son mieux pour nous rassurer, mais, hélas ! malgré sa bonne volonté, elle ne savait pas nous rendre heureux.

D'abord, elle ne nous donna pas d'autre logis que cette horrible caisse sur laquelle fut mis un couvercle, sous prétexte que nous pourrions nous sauver! (Ah ! j'en avais bien envie!) Nous manquions d'air là-dedans et nous avions peine à respirer. Quant à la nourriture, je n'en parle pas! On nous jetait simplement sur la litière des carottes ou des choux, de l'herbe insuffisamment séchée, qui fermentait et occasionnait des maladies. Jamais nous n'eûmes rien à boire et je vous assure qu'il est fort désagréable de souffrir de la soif.

À ce lamentable régime, nous perdîmes gaîté et santé; mon frère Janoton, puis ma sœur Janotte succombèrent bientôt. Janotine était affreusement maigre, quant à Janotin et à moi, nous n'étions guère vaillants.

Notre petite maîtresse, qui avait tenu à nous soigner elle-même, se lamentait et le jour où elle perdit Janotte, son désespoir fut extrême. Elle amena en pleurant sa tante auprès de notre mauvaise caisse en demandant de l'aider à nous soigner, car elle ne savait plus que faire.

La tante eut l'excellente idée d'inviter une jeune fille de sa connaissance qui avait suivi à Paris, les cours d'enseignement agricole du Foyer Rural à venir lui donner des conseils et installer elle-même notre clapier.

Ah! mes amis, quelle transformation! On nous installa dans un vieux tonneau dont la bonde était tournée vers le sol et un peu élevé au-dessus de celui-ci, une maison magnifique. Nous ne nous apercevions pas de la déclivité du plancher grâce à un second

plancher à claire-voie sur lequel était disposé une litière changée à peu près tous les dix jours. De cette façon, nous ne séjournions pas dans l'humidité et l'urine s'écoulait facilement au-dehors. Nous recevons une excellente nourriture, variée autant que possible ce qui nous maintient en appétit et cette nourriture n'est plus jetée sur le sol où nous la foulions, mais placée dans un gentil râtelier quand il s'agit de fourrage ou de verdure, dans une augette quand ce sont des grains ou autres aliments. Et puis, on nous donne à boire, et notre eau est renouvelée tous les jours.

Nous recevons nos repas à des heures régulières, généralement un repas sec sur deux repas de verdure, mais ceci varie quelquefois.

Enfin, dans notre clapier orienté au levant, à l'abri des courants d'air où nous sommes tenus bien propres, car il faut de l'hygiène aux petits lapins comme aux enfants, nous ne manquons ni de lumière, d'air et d'espace. Parfaitement heureux maintenant, nous oublions les mauvais jours et souhaitons à tous les lapins, nos confrères, d'être soignés par des auditrices du Foyer Rural.

Pour copie conforme : JANNOT LAPIN.

